HAL open science

L'échec du dialogue ? Figures de l'altérité dans les lettres de Franz Rosenzweig à Margrit et Eugen Rosenstock

Sonia Goldblum, Myriam Bienenstock

To cite this version:

Sonia Goldblum, Myriam Bienenstock. L'échec du dialogue ? Figures de l'altérité dans les lettres de Franz Rosenzweig à Margrit et Eugen Rosenstock. Éditions de l'éclat. Héritages de Franz Rosenzweig. "Nous et les Autres", pp.223-237, 2011. hal-00397772v2

HAL Id: hal-00397772

https://hal.science/hal-00397772v2

Submitted on 14 Oct 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Sonia Goldblum

L'échec du dialogue ? Figures de l'altérité dans les lettres de Franz Rosenzweig à Margrit et Eugen Rosenstock[1]

Dans la lettre du 13 février 1921 à Margrit Rosenstock, Rosenzweig emploie cette formulation : « Ce qui nous sépare, ce ne sont pas le judaïsme et le christianisme, mais la mort ».[2] Cette expression a pour effet de faire sortir la question de la séparation de la contingence des relations interpersonnelles pour la placer dans le champ d'une nécessité métaphysique. Par ailleurs, elle constitue un écho désespéré à l'expression tirée du Cantique des Cantiques qui ouvre la partie centrale de *L'Étoile de la Rédemption* : « l'amour est fort comme la mort ».[3]

Les *« Gritli »-Briefe* publiées en 2002 par Inken Rühle et Reinhold Mayer rassemblent des lettres de Franz Rosenzweig à Margrit et à Eugen Rosenstock. Elles rendent compte de l'histoire d'amour de Rosenzweig avec Gritli, mais constituent aussi une continuation de la Correspondance de 1916 avec Eugen Rosenstock, à laquelle Rosenzweig doit l'importance qu'on lui donne dans le domaine du dialogue judéo-chrétien.[4] Ces lettres écrites entre 1917 et 1929 présentent donc une forme de dialogue à trois, dont on n'entend jamais qu'une voix, celle de Franz, puisque les réponses ont été détruites par sa veuve après son décès.[5] Mais Rosenzweig, que ce soit dans le dialogue avec l'un ou avec l'autre, n'a de cesse d'explorer les conditions de possibilité et les difficultés auxquelles se trouve confronté le dialogue épistolaire. C'est dans ce cadre que s'inscrivent les interrogations que nous présentons ici concernant ce qui met en danger le dialogue épistolaire tel qu'il est mené dans les *« Gritli »-Briefe*. Il est en outre nécessaire de faire le lien entre cette question et les deux expériences fondamentales de l'altérité dont Rosenzweig rend compte dans ses lettres.[6] On peut les définir

---

1 Ce texte se fonde sur la communication prononcée le 20 mai 2009 dans le cadre du colloque international « Nous et les autres », organisé à Paris par la Société Franz Rosenzweig Internationale du 17 au 20 mai 2009.

2 Franz Rosenzweig, *Die « Gritli »-Briefe*, Briefe an Margrit Rosenstock-Huessy, sous la dir. de Inken Rühle et Reinhold Mayer, Tübingen : Bilam-Verlag, 2002, p. 733: « Uns trennt nicht Juden- und Christentum, sondern der Tod ». Sauf indication contraire, toutes les traductions sont de l'auteur.

3 Franz Rosenzweig, *L'Étoile de la Rédemption*, traduit de l'allemand par Alexandre Derczanski et Jean-Louis Schlegel, Paris : Seuil, 1982, 2003, p. 224 ; Franz Rosenzweig, *Der Stern der Erlösung*, Frankfurt / Main : Suhrkamp, 1988, p. 174 : « Stark wie der Tod ist Liebe. »

4 Ces textes ont d'ores et déjà fait l'objet d'analyses importantes. On citera à titre d'exemple le premier chapitre de *L'ange de l'histoire* de Stéphane Mosès intitulé « la dissimilation ». Cf. Stéphane Mosès, *L'ange de l'histoire*, Paris : Ed. du Seuil, 1992, Gallimard, 2006, pp. 55-82.

5 *Ibidem*, p. I.: « Die Briefe von Margrit Rosenstock an Franz Rosenzweig sind von dessen Frau Edith nach seinem Tod verbrannt worden. »

6 On entend ici par altérité les modalités de la rencontre avec des individus, envisagés comme autres. Pour une présentation générale du concept d'altérité et de ses implications, on renverra à Wolfgang Eßbach (sous la

sommairement de la manière suivante : Rosenzweig fait avec Gritli l'expérience de l'altérité amoureuse et avec Eugen celle de l'altérité religieuse, mais il faut garder à l'esprit que bien qu'il s'agisse d'expériences distinctes, elles sont dans l'esprit de Rosenzweig inséparables l'une de l'autre.

Il s'agira donc de repartir très brièvement de la manière dont Rosenzweig, dans *l'Étoile de la Rédemption*, décrit la constitution de l'altérité dans le dialogue et l'accomplissement du commandement d'amour dans l'amour du prochain pour ensuite développer les deux formes de l'altérité précédemment nommées et le type de défi auquel elles soumettent le regard philosophique de Rosenzweig porte sur le statut de l'autre.

I Dialogue et altérité dans *L'Étoile de la Rédemption* : bref rappel

Ici un rappel de quelques points de ce que Rosenzweig écrit dans l'Étoile concernant le dialogue et l'amour du prochain est nécessaire. Le deuxième chapitre de la deuxième partie de *L'Étoile*, est, c'est maintenant bien connu dédié à Gritli, non pas écrit pour elle, mais à elle adressé. Comme Rosenzweig le lui écrit dans une lettre : « Je suis maintenant parvenu à une partie de *L'Étoile* où tout ce que j'y écris s'adresse à toi ; tu regardes en permanence par-dessus mon épaule. »[7] Ceci place le texte, dans une troublante proximité avec la correspondance, dont il semble soudain être la poursuite par d'autres moyens. Dans cette partie qui constitue le cœur de *L'Étoile*, Rosenzweig décrit de la manière suivante la naissance du Je et du Tu, sachant que la première personne renvoie à Dieu, la deuxième à l'homme : « Le Je proprement dit […] ne peut devenir pour la première fois sonore qu'avec la découverte du Tu. »[8] Et la découverte du Tu est explicitée de la façon suivante : « Le Je se découvre à l'instant où il affirme l'existence du Tu, à travers la question sur le ‹ Où ? › du Tu. » Le Tu quant à lui se découvre aimé et pêcheur et se doit de répondre au commandement d'amour, qui est selon Rosenzweig sa manière de répondre à l'amour dont il est l'objet. S'il est dit « Tu aimeras l'Éternel ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes tes

---

dir. de), *Wir - ihr - sie. Identität und Alterität in Theorie und Methode*, Würzburg : Ergon-Verlag, 2000. Pour ce qui est de la conception spécifiquement rosezweigienne de l'altérité, on renverra à l'article de Francesca Albertini, « Die Dialektik Eros / Thanatos als phänomenologische Aufgeschlossenheit zum Anderen in Franz Rosenzweigs *Der Stern der Erlösung* », Basel : Judaica, 2002; 58 (1), 44–51.

7 Franz Rosenzweig, *Die « Gritli »-Briefe*, *op.cit.,* p. 178*sqq* « Der *Stern* ist freilich jetzt in einem Teil wo alles Schreiben Schreiben an dich ist ; du siehst mir immerfort über die Schulter. » Cf. aussi la lettre du 2 novembre 1918, p. 177. Rosenzweig a par ailleurs passé tout le mois de décembre 1918 chez les parents de Gritli à Säckingen, où il a travaillé à la troisième partie de l'*Étoile*, cf. *« Gritli »-Briefe*, p. 203.

8 Franz Rosenzweig, *L'Étoile de la Rédemption*, p. 249 ; Franz Rosenzweig, *Der Stern der Erlösung*, Frankfurt / Main : Suhrkamp, 1988, p. 195 : « Das Ich entdeckt sich in dem Augenblick, wo es das Dasein des Du durch die Frage nach dem Wo des Du behauptet. »

forces »[9], il n'est pas question de s'enfermer dans ce duo, car, comme l'écrit Rosenzweig : « L'amour pour Dieu doit s'extérioriser dans l'amour pour le prochain. »[10] La réciprocité de l'amour s'exprime donc sur le mode de la transitivité. Le commandement d'amour est l'injonction d'aimer le prochain ce que Rosenzweig explicite de la façon suivante : « Tu restes Toi et tu le resteras. Mais il ne doit pas rester un Il pour toi et donc pour ton Toi uniquement un Ce ; non, il est comme toi, comme ton Toi, un Toi comme toi, un Je … il est âme. »[11] Tels sont les éléments qui vont nous aider à décrire les expériences dont les *« Gritli »-Briefe* rendent compte. Il importe de souligner comme le faisait remarquer très justement Sophie Nordmann dans sa conférence du 19 mai 2009 portant sur « Hermann Cohen, Franz Rosenzweig : communauté et altérité » que Rosenzweig ne décrit pas dans l'Étoile l'expérience de l'intersubjectivité humaine, mais d'une part l'amour de Dieu pour l'homme et d'autre part celui de l'homme pour le monde. L'étude de sa correspondance permet donc de donner une idée très concrète de la manière dont Rosenzweig envisage l'altérité humaine dont il fait l'expérience avec le couple Rosenstock.

II Altérité séparée : Rosenzweig et Margrit Rosenstock

La première caractéristique que Rosenzweig donne de sa relation avec Margrit Rosenstock est celle de la séparation. Il insiste à plusieurs reprises sur le fait que lui et Margrit sont et doivent restés séparés. Cette question joue sur un double registre : d'une part celui de du caractère extraconjugal et non officiel de la relation, qui n'est pas scellée par un mariage impossible parce que Margrit est déjà mariée, mais aussi du fait de la différence religieuse ; d'autre part le registre de la contrainte épistolaire qui renvoie à l'éloignement géographique. Rosenzweig se réapproprie ces deux contraintes, en en donnant une réinterprétation positive.

L'impossibilité d'une union est constamment interprétée par Rosenzweig comme une caractéristique bienfaisante de la relation. Rosenzweig nomme la séparation de la façon suivante : « tu me parles justement de la cathédrale et de moi et toi, qui peuvent toujours seulement – être je et tu, et pas un nous. »[12] Il fait ici allusion à l'entrée de la cathédrale de

---

9 Franz Rosenzweig, *L'Étoile de la Rédemption*, *op.cit.*, p. 250 ; *Der Stern der Erlösung*, *op.cit.*, p. 196 : « Du sollst lieben den Ewigen, deinen Gott, von ganzem Herzen und von ganzer Seele und aus allem Vermögen. ». Cf. Deutéronome 6:4–9.

10 Franz Rosenzweig, *L'Étoile de la Rédemption*, *op.cit.*, p. 258 ; *Der Stern der Erlösung*, *op.cit.*, p. 239 : « Die Liebe zu Gott soll sich äußern in der Liebe zum Nächsten. »

11 Franz Rosenzweig *L'Étoile de la Rédemption*, *op.cit.,* p. 337 ; *Der Stern der Erlösung*, *op.cit.,* p. 267 : « Du bleibst Du und sollst es bleiben. Aber es soll dir nicht ein Er bleiben und also für dein Du bloß ein Es, sondern er ist wie Du, wie dein Du, ein Du wie Du, ein Ich, – Seele. »

12 Franz Rosenzweig, *Die « Gritli »-Briefe*, *op.cit.,* p 235 : « Und dann schreibst du grade vom Münster und mir und dir, die immer nur – ich und du sein können, und keine wir. »

Fribourg dont le portail est flanquéde deux statues qui représentent l'Église en gloire et la Synagogue, les yeux bandés et le sceptre brisé.[13] La différence religieuse évoquée ici est un des ressorts de la séparation, elle n'en est pas le seul, même si elle est importante puisqu'elle place la rencontre entre les amants du côté du miracle, comme l'écrit Rosenzweig à la fin de la même lettre (10 février 1919) :

> Vois, que nous ne puissions pas former un « nous », ce n'est pas un secret, c'est tellement évident que tout le monde pourrait le voir ; mais que nous formions un Je et un Tu, un Tu et un Je, que nous pussions le devenir que nous en eussions la possibilité et - ô toi, aimée – que nous le restions, toi à moi, Tu et Je à toi moi – c'est un secret qui pourrait m'occuper tant que je vivrai, si je ne préférais pas abandonner cette occupation pour prendre le secret pour ce qu'il est : pour un miracle dont je ne peux être que reconnaissant.[14]

En utilisant un vocabulaire qui est familier au lecteur de *L'Étoile de la Rédemption*, tant par l'emploi des pronoms personnels que par l'utilisation du concept de miracle, il place sa relation avec Margrit Rosenstock du côté de la Révélation, du côté de la rencontre amoureuse éternellement renouvelée du Je et du Tu et non pas du côté du nous, qui renvoie dans *L'Étoile* à la « communauté de sang créée », au mariage et à la rédemption.[15] Mais il va plus loin, en plaçant le désir fusionnel des amants sous le signe de la mort (1er juillet 1919) :

> Quand un Je et un Tu se font <u>un</u>, que le Je ne reste pas Je et que le Tu ne reste pas Tu, quand le petit mot Et est nié – c'est Tristan et Isolde, et c'est ainsi que nous mourûmes alors, éternellement un, sans fin etc. donc pas de l'amour. L'amour reconnaît la séparation des lieux et la suppose ou peut-être même que c'est lui qui la pose. […] L'amour ne dit pas Je suis Toi, <u>mais</u> – et maintenant tu dois me comprendre tout à fait et me donner raison – : Je suis à Toi[16]

---

[13] On trouvera une analyse de la manière dont Rosenzweig reprend à son compte ces deux figures dans l'ouvrage suivant : Inken Rühle, *Gott spricht die Sprache des Menschen: Franz Rosenzweig als jüdischer Theologe – eine Einführung*, Tübingen, Bilam, 2004, p. 379.

[14] *Ibidem :* « Sieh, dass wir nicht ‹wir› sein dürfen, das ist kein Geheimnis, es ist so offenbar, dass es jeder sehen könnte; aber dass wir Ich und Du, Du und Ich sind, dass wir es werden konnten, werden durften und - o du Geliebte - bleiben werden, Du mir Du und Ich dir Ich - das ist ein Geheimnis, an dem ich raten würde, solange ich lebe, wenn ich nicht lieber das Raten aufgäbe und das Geheimnis nähme als das was es ist: als ein Wunder für das ich nur danken kann. »

[15] Franz Rosenzweig, *L'Étoile de la Rédemption*, *op.cit.,* p 339 ; *Der Stern der Erlösung, op.cit.,* p. 269: « Deswegen war es, dass die Seele auf dem Gipfel der Liebe nach der geschaffnen Blutgemeinschaft sich hinübersehnte; erst in der schicksalhaften, nein gottgegebenen Vereinigung jener und dieser, in der Ehe, findet sie ihre Erlösung. »

[16] Franz Rosenzweig, *Die « Gritli »-Briefe*, *op.cit.,* p 358 : « Wenn ein Ich und ein Du <u>eins</u> werden, nicht das Ich Ich bleibt und das Du Du, wenn das Wörtlein Und geleugnet wird – das ist Tristan und Isolde'so stürben wir nun ungetrennt, ewig einig ohne Ende u.s.w.' also nicht Liebe. Die Liebe erkennt die Getrenntheit der Orte an und setzt sie sogar voraus oder vielleicht gar setzt sie sie überhaupt erst fest […] Die Liebe sagt nicht Ich bin Du, <u>sondern</u> – und nun musst du mich doch ganz verstehn und mir recht geben -: Ich bin Dein. »

Ici, Rosenzweig dit très clairement la méfiance qu'il éprouve à l'égard de la fusion amoureuse, symbolisée selon lui par l'opéra de Richard Wagner, *Tristan et Isolde*, ce n'est plus de l'amour, mais une forme d'éternité néfaste que Rosenzweig, par le choix de son exemple, renvoie à la mort. Le « Je suis Toi » que Rosenzweig évoque peut être compris comme une forme de forçage qui désirerait une union sans rédemption. La fusion, c'est l'alternative mortifère, puisque non rédimée, du nous. Il serait à ce sujet intéressant d'interroger l'étrange parenté que Rosenzweig voit entre le mariage (symbole du nous) et la mort.[17] Mais Rosenzweig ajoute à cela une idée pour le moins inhabituelle quand il dit, néanmoins avec une certaine prudence, que c'est peut-être même l'amour qui pose la séparation des lieux. Ce qu'il entend par là, c'est que le fait d'entrer en relation suppose la non-identité des personnes et qu'en entrant en relation cette séparation constitutive devient nécessaire et donc consciente. L'amour ne crée donc pas la séparation qui lui préexiste, mais elle la pose au sens où elle l'expose et lui donne une signification. Comme l'écrit Ephraim Meir : « la relation et la séparation vont de pair ».[18] Rosenzweig clôt son propos en réaffirmant la nécessité de la séparation pour créer une relation d'appartenance. Et cette appartenance se matérialise dans le corps même de chacune des lettres, qui se terminent toutes par le possessif *Dein*. D'une certaine manière, toutes les lettres à Gritli réaffirment donc dans la signature de Rosenzweig la source commune de la séparation et de l'appartenance. Dans *l'Étoile de la Rédemption*, c'est le texte du Cantique des Cantiques qui est le chiffre d'une conception de l'altérité qui évite la fusion ou l'union et joue sur le rapprochement et la séparation, puisque les amants en constant dialogue se cherchent, se perdent et se retrouvent, ce qui fait de chaque prise de parole un appel où le Je et le Tu prennent chacun conscience d'eux-mêmes dans l'interrogation sur le « où » de l'autre.[19] La manière dont Rosenzweig traite de la tentation de la fusion rappelle ce qu'il écrit de « l'homme enfermé », le mystique qui reste au seuil de la Révélation, parce qu'il refuse de répondre au commandement d'amour que lui intime l'amour de Dieu : « il ne veut être absolument rien d'autre que le bien-aimé de Dieu. »[20] En cela il rappelle les amoureux de la « première élégie » de Rainer Maria Rilke :

---

[17] Cf. Franz Rosenzweig, *L'Étoile de la Rédemption*, *op.cit.,* p. 455 ; *Der Stern der Erlösung*, *op.cit.,* p. 362 ; Voir également à ce sujet, Franz Rosenzweig, *« Gritli »-Briefe*, *op.cit.,* p. 605-606.

[18] Ephraim Meir, *Letters of love : Franz Rosenzweig's Spiritual Biography and Œuvre in Light of the Gritli Letters*, New York : Peter Lang, 2006, p. 16 : « Relationship and separateness go together. »

[19] « Le chant des chants n'est-il pas [mon, ton] chant ? ». On remarquera ici que [mon, ton], évite l'emploi du nous. Franz Rosenzweig, *Die « Gritli »-Briefe*, *op.cit.,* p. 576 : « Ist nicht das Lied der Lieder unser [dein, mein] Lied ». Ephraim Meir, dans son ouvrage précédemment cité fait très justement remarquer que chaque lettre reprend et répète la question inaugurale du dialogue « où es-tu ? ». Cf. Ephraim Meir : *Letters of Love*, *op.cit.* , p. 14.

[20] Franz Rosenzweig, *L'Étoile de la Rédemption*, *op.cit.,* p. 293 ; *Der Stern der Erlösung*, p. 231 : « […] er [will] ganz und gar nichts weiter sein als Gottes Liebling ».

« Est-elle [la nuit] à ceux qui s'aiment plus facile ?/ Ceux-là ne font hélas que se cacher à l'un l'autre leur sort. »[21] Il s'agit d'une des figures de la circularité dangereuse chez Rilke, l'image est très parlante, puisque c'est l'autre dans les bras duquel je me trouve qui me cache mon destin. Rosenzweig avait conscience de ce risque inhérent à l'amour, c'est sans doute pour cela qu'il préfère la transitivité à la réciprocité. Rilke passe une autre étape en évoquant la possibilité d'un amour intransitif, un amour qui oublie sa cible, mais cette conception est tout à fait étrangère à celle de Rosenzweig.

La séparation géographique est pour sa part envisagée par Rosenzweig comme l'occasion de récréer un espace et un temps épistolaire commun, qui n'appartiennent qu'aux deux amants, comme dans la lettre du 26 août 1920 :

> Une parole a besoin d'être une réponse pour pouvoir être une parole. Sans le sentiment qu'au même moment que moi, tu es assise et tu m'écris, sans ce sentiment, ce ne sont pas les paroles justes et proches que l'on trouve. […] La maisonnette des lettres est petite, mais c'est un véritable chez-soi, elle a besoin d'être dépoussiérée chaque jour. Le grand ménage peut être fait moins souvent, mais le dépoussiérage quotidien contribue à la rendre agréable.[22]

Ce passage est particulièrement significatif, parce que Rosenzweig part ici de l'idée que c'est dans la réponse que se loge l'essence de la lettre pour expliquer que la cohérence spatio-temporelle est au fondement du dialogue épistolaire. Cette cohérence se fonde sur une illusion de co-temporalité : je t'écris parce que je pars du principe qu'au même moment tu m'écris. Cette illusion en fonde une autre puisqu'elle permet d'imaginer un continuum spatial, où la lettre se fait maison commune. Mais cette illusion n'est pas acquise une fois pour toute, elle a besoin que la correspondance la construise sans cesse pour pouvoir perdurer, c'est l'horizon ou l'objectif de l'écriture épistolaire, qui se doit de désirer et de créer de la co-temporalité. Il faut pouvoir s'imaginer que l'autre écrit quand on écrit, et c'est pour cela que l'écriture doit être une activité quotidienne. C'est ce qui produit la sensation d'immédiateté et le sentiment de proximité, de dépassement de la distance, toutes choses qui constituent la raison d'être de la correspondance. Tant et si bien que cette proximité créée sur la base de la séparation en

---

[21] Rainer Maria Rilke, « La première élégie », in : *Élégies de Duino. Sonnets à Orphée*, présentation de Gérald Stieg, traductions de Jean-Pierre Lefebvre et de Maurice Regnaut. Édition bilingue, Paris: *Poésie*/Gallimard, 1994, p. 31, p. 30 : « Ist sie [die Nacht] den Liebenden leichter ? Ach sie verdecken sich nur miteinander ihr Los. »

[22] Franz Rosenzweig, *Die « Gritli »-Briefe*, *op.cit.,* p. 648 : « Wort muss Antwort sein, um Wort sein zu können. Ohne das Gefühl, dass du im gleichen Augenblick auch sitzest und mir schreibst, ohne dies Gefühl sind es nicht die rechten nahen Worte, die man findet. […] Das Briefhäuschen ist klein, aber es ist eine richtige Wohnung, es will täglich abgestaubt werden; Grossreinmachen kann dann seltener sein, aber das tägliche Abstauben gehört zur Wohnlichkeit. »

vient à se substituer à la proximité réelle, qui n'est plus vraiment souhaitable. Telle est l'expérience dont rend compte Rosenzweig quand il écrit :

> […] je ne peux pas vivre dans la même ville que toi. Un jour, peut-être, cela changera. Aujourd'hui pas encore. Aussi près que possible. Mais pas si près que ce ne soit plus un voyage.[23]

Ce qui est frappant dans le lien qui unit Franz Rosenzweig à Margrit Rosenstock, c'est que la séparation est vécue comme le défi auquel la relation est confrontée et qui lui est consubstantiel, elle est son chiffre. À telle enseigne que la proximité géographique ou physique qui tendrait à faire oublier aux amants l'impossibilité de l'union semble par conséquent presque néfaste.

D'un autre côté, Rosenzweig paraît par instant succomber à la tentation d'une fusion, mais sur un tout autre registre. Il s'agit d'une forme d'union qui semble à première vue menacer le dialogue, puisqu'il s'agit du désir de communier dans le silence avec l'aimée. Ce désir est comme l'horizon utopique du dialogue épistolaire, et il trouve son expression dans la volonté proférée de réduire la lettre à son essence minimale, à savoir l'adresse et à la signature :

> Nous avons le même jour écrit notre nostalgie avec les mêmes mots. Très aimée, il est maintenant de nouveau agréable d'écrire des lettres, quand cela ne dépend plus d'un mot, parce que chacun connaît le mot de l'autre et que l'adresse et la signature en disent plus long que tout ce qu'elles encadrent... .[24]

Il s'agit d'un motif du discours amoureux rosenzweigien qui revient régulièrement et qui peut du moins partiellement être ramené à un idéal d'amour qui se passerait de la parole. Ici il est explicitement lié à la co-temporalité que Rosenzweig réclame pour la lettre. Le propre de la tentation du silence telle qu'elle apparaît chez Rosenzweig, est qu'elle se fonde toujours sur une expérience heureuse et réussie du dialogue. Elle constitue donc un effet d'après coup. Elle prend parfois la forme du désir d'un langage corporel et érotique qui remplacerait la parole, comme dans la lettre du 3 août 1919 :

---

23 Franz Rosenzweig, *Die « Gritli »-Briefe*, *op.cit.,* 26.7.1920, p. 633: « ich kann nicht in derselben Stadt wie du wohnen. Vielleicht wird das mal anders. Heute noch nicht. So nah wie es ginge. Aber nicht so nah, dass es keine Reise mehr wäre. »

24 Franz Rosenzweig, *Die « Gritli »-Briefe*, *op.cit.*, lettre du 7.11.1919, p. 470: « Wir haben uns am gleichen Tag wohl unsre Sehnsucht mit den gleichen Worten geschrieben. Liebste, nun ist Briefschreiben wieder schön, wenns auf kein Wort mehr ankommt weil jeder das Wort des andern weiss und Überschrift und Unterschrift mehr sagen als alles was dazwischen steht… »

> Oui, toi, je te regarde, aucun espace ne nous sépare, tu es assise ici, tout près, devant moi et je te regarde dans les yeux et je prends les mots de tes lèvres, les quelques mots qui peut-être sont encore nécessaires – non ils ne sont plus nécessaires, je te ferme la bouche. [25]

Rosenzweig exprime même une fois ce désir sous la forme d'un aveu d'adhésion au silence. : « Que sont les mots – il faut que je t'écrive une vrai lettre informative ; le verbe n'est bon qu'à donner des informations, pour le reste, il n'y a que le silence. »[26] Ces expressions ont beau ressortir d'une forme de rhétorique amoureuse courante et constituer un *topos*, il n'en reste pas moins qu'on est en droit de s'étonner de les trouver sous la plume d'un auteur qui a une telle foi dans les vertus du dialogue. Ce désir utopique d'une compréhension infra-langagière se retrouve dans d'autres correspondances amoureuses de la même époque, par exemple dans cette lettre de Martin Heidegger à Hannah Arendt :

> Et quand tu m'as incité à m'éloigner de toi, c'est à ce moment là seulement que tu m'as été proche, là la révélation de ton essence m'a parlé – Tu t'es en cet instant – adressée à moi en toute liberté.[27]

Dans ce passage, la proximité avec certaines expressions de Rosenzweig précédemment citées est évidente, à cela près cependant que « la révélation de l'essence », pour reprendre l'expression de Heidegger, se fait chez Rosenzweig par le dialogue et non dans la parole silencieuse. Pour mieux comprendre la conception de Rosenzweig, il importe d'ajouter un élément qu'il livre dans une autre lettre : « […] l'expérience que chacun fait dans la vie : d'abord on ne parvient pas à parler avec quelqu'un, après on y parvient, et enfin on n'en a plus besoin. » [28] Le fait que l'on n'ait plus besoin de la parole ne veut pas nécessairement dire que l'on n'en fasse plus usage, et c'est vraisemblablement une des clefs de cette conception.

---

[25] Franz Rosenzweig, *Die « Gritli »-Briefe*, *op.cit.,* p. 374 : « Ja du, ich sehe dich an, es ist kein Raum zwischen uns, du sitzest hier ganz dicht vor mir und ich kucke dir ins Auge und nehme dir die Worte von den Lippen, die paar Worte, die vielleicht noch nötig sind - nein sie sind nicht mehr nötig, ich schliesse dir den Mund. »

[26] Franz Rosenzweig, *Die « Gritli »-Briefe*, *op.cit.*, lettre du 28.10.1918, p. 172. « Was sind Worte - ich muss dir einen rechten Nachrichtenbrief schreiben; nur zur Nachricht taugt das Wort, und sonst nur das Schweigen. »

[27] Hannah Arendt ; Martin Heidegger, Lettres et autres documents 1925 – 1975, trad. de l'allemand par Pascal David, Paris : Gallimard, 2001, p. 16 ; *Briefe 1925 bis 1975 und andere Zeugnisse*. Hrsg. von Ursula Ludz. Francfort/Main : Suhrkamp, 1998, lettre du 24.4.1925, p. 26. « Und als Du mich in die Ferne von Dir zwangest, da wurdest Du mir erst nahe, und da wurde mir die Offenbarung Deines Wesens – Du hast in diesem Augenblick – wortlos – ganz frei zu mir gesprochen. »

[28] Franz Rosenzweig, *Die « Gritli »-Briefe*, *op.cit.,* lettre du 4.09.1918, p. 144. « […] was jeder doch im Leben erfährt: erst kann er nicht mit jemandem sprechen nachher kann ers und zuletzt hat ers nicht mehr nötig. » Cette citation renvoie aux trois principaux moments que Rosenzweig distingue dans *L'Étoile de la Rédemption*, la Création monologique, la Révélation dialogique et la Rédemption qui unit les hommes dans le chant.

Le silence n'est désirable pour Rosenzweig qu'à partir du moment où il constitue une étape nouvelle du dialogue, une de ses possibilités et non pas son interruption. Pour décrire cela l'allemand a un verbe sur le modèle de *sich ansprechen* (s'adresser à quelqu'un) : *sich anschweigen*. Il ne désigne pas simplement un silence à deux, mais un silence dirigé, qui s'adresse à l'autre et donc qui ne peut être atteint qu'à deux, dans la parole mutuelle. Chez Rosenzweig il est toujours question de cette forme de silence comme d'une forme d'apothéose qui implique la relation asymptotique que l'on entretient avec lui. Cette position ce trouverait confirmée par le propos qu'Otto Lorenz élabore dans un ouvrage consacré au silence dans la poésie :

> La condition *première* consiste à l'évidence dans le fait que le silence ne fait jamais signe par lui-même, mais toujours par le truchement de son contexte langagier. Le silence doit être signifié – par des moyens verbaux pour qu'on puisse même le remarquer. [29]

Le silence fait donc partie des choses qui doivent être dites. De ce fait même, il a donc sa place au sein du dialogue. Si l'on accepte de le regarder sans soupçonner là une incohérence de la part de Rosenzweig, ce désir de compréhension infra-langagière semble être comme une forme non mortifère de la fusion, parce qu'il s'agit là non pas d'une fusion réelle, mais d'une forme parfaite de lien épistolaire que l'on peut tenter d'approcher, mais qu'il est impossible d'atteindre.

III Eugen Rosenstock et l'altérité radicale

La relation amicale qui lie Rosenzweig et Rosenstock et dont témoigne l'ensemble de leur correspondance est à la fois très passionnelle et très conflictuelle, et ce conflit est principalement lié à la question de la différence religieuse. En première analyse, ce dernier présente deux aspects centraux et fondamentalement liés : D'une part, Rosenstock tend à réduire Rosenzweig à sa judéité, à le considérer comme « son juif »[30], d'autre part, il n'accepte pas le fait que Rosenzweig ait renoncé à la conversion au christianisme à laquelle il

---

[29] Otto Lorenz, *Schweigen in der Dichtung: Hölderlin – Rilke – Celan. Studien zur Poetik denk-elliptischer Schreibweisen.* Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht, 1989, p. 10. Die *erste* Voraussetzung besteht ganz offensichtlich darin, dass Schweigen nie durch sich selber Zeichencharakter hat, sondern immer nur durch ein sprachliches Umfeld. Schweigen muss – mit verbalen Mitteln – angezeigt werden, um überhaupt bemerkbar zu sein.

[30] *Die « Gritli »-Briefe*, *op.cit.*, p 502, en français dans le texte. Ce passage se rapporte à Eduard Strauss, un des enseignants de la maison d'étude juive de Francfort. Rosenzweig exprime dans cette lettre le soulagement que lui procure le fait qu'Eugen Rosenstock ait, pour ainsi dire, trouvé un autre juif, qui soit pour lui représentatif.

semblait s'être résolu à l'issu de la nuit de juillet 1913 à Leipzig où sa rencontre avec la foi chrétienne d'Eugen Rosenstock lui avait violemment donné conscience de sa propre vacuité.[31]

Voici en quels termes Rosenzweig se plaint à Margrit Rosenstock de la réduction identitaire dont il se sent l'objet de la part de son ami le 19 août 1919 :

> J'ai justement toujours aimé Eugen même à l'époque où je ne signifiais pour lui qu'un placard rempli d'opinions. Je l'ai toujours cherché lui. C'est pourquoi il m'a fallu le croire dans sa foi. Et de ce fait il a pu me parler plus librement que je ne le pouvais.
> Aussi librement que je peux te parler. Justement parce que tu me vois également et toujours seulement moi. Tu vois ma judéité, mais je ne suis pas pour toi « le » Juif. Eugen n'en est-il pas aussi capable ?[32]

Ce passage souligne un déséquilibre dans la relation, qui tient au fait que Rosenzweig est prêt à prendre Rosenstock pour ce qu'il est dans son entièreté et que Rosenstock réduit et fige Rosenzweig dans une identité juive qu'il refuse de voir comme une détermination de l'individu parmi d'autres, même si elle est capitale, mais ne voit plus que cela. Si cela dérange tant Rosenzweig, c'est semble-t-il également parce que cette réduction a des conséquences sur la manière dont lui-même se perçoit, comme il l'écrit à Rosenstock dans la correspondance de 1916 : « […] vous m'empêchez directement de traiter mon judaïsme à la première personne […] ».[33] Le corrélat de cette déformation est le désir que Rosenstock exprime semble-t-il régulièrement de convertir son ami, comme Rosenzweig s'en plaint dans la lettre du 3 août 1919, qui est destinée à Gritli, mais où il est clair que c'est au couple Rosenstock qu'il s'adresse :

---

[31] Plusieurs textes rendent compte de cette expérience capitale dans la vie de Rosenzweig. On citera entre autres, la lettre qu'il écrit à Rudolf Ehrenberg le 31 octobre 1913. Cf. Franz Rosenzweig, *Briefe und Tagebücher*, Vol. 1, sous la dir. de Rachel Rosenzweig, in : *Der Mensch und sein Werk*, Vol. 1,1: 1900 – 1918, Haag : Nijhoff, 1979. La lettre à Eugen Rosenstock du 1er septembre 1919 qui revient sur cette nuit montre que cette expérience est restée vivante pendant de nombreuses années. On renverra également aux analyses de cette question livrées par Inken Rühle. Cf. Inken Rühle, *Gott spricht die Sprache des Menschen*, *op. cit.*, pp. 12-22.

[32] Franz Rosenzweig, *Die « Gritli »-Briefe*, *op. cit.*, p. 390 : « Ich habe eben Eugen immer geliebt, auch zu der Zeit wo ich ihm noch nichts andres bedeutete als ein Schrank voller Ansichten. Ich habe immer ihn selbst gesucht. Deshalb habe ich seinen Glauben ihm glauben müssen. Und daher hat er zu mir freier sprechen dürfen als ich zu ihm. So frei wie ich zu dir sprechen darf. Eben weil auch du mich ansiehst und immer wieder mich. Du siehst mein Judentum, aber ich bin dir nicht ‚der' Jude. Kann Eugen das nicht auch? » Cette idée est déjà présente dans la correspondance de 1916, où Rosenzweig reproche à Rosenstock de mettre « le Juif entre guillemets » et de le tenir « à l'écart comme une marotte personnelle », Cf. Franz Rosenzweig, « Correspondance (1916) », in : *idem, Foi et savoir. Autour* de L'Étoile de la Rédemption, introduit, traduit et annoté par Gérard Bensussan, Marc Crépon et Marc de Launay, Paris : Vrin, 2001, p. 47-128, ici p. 65 ; Franz Rosenzweig, *Briefe und Tagebücher*, *op.cit.*, p. 231 : « […] indem sie einfach den Juden in Anführungsstriche setzten und ihn so als persönliche Marotte als persönliche Marotte […] beiseite legten […] ».

[33] Franz Rosenzweig *Correspondance (1916)*, *op.cit.*, p. 66 ; *Briefe und Tagebücher*, *op.cit*, p. 231 : « […] zweitens […] verhindern Sie mich direkt, mein Judentum in der ersten Person zu behandeln ».

> Mais le Juif, en clair : moi, ce Juif unique, que vous aimez , vous n'avez pas le droit, alors que vous l'avez reçu de Dieu en cadeau avec sa judéité et que vous avez appris à l'aimer en tant que Juif, de vouloir le « convertir », vous devez lui souhaiter de tout cœur qu'il reste juif et qu'il soit de plus en plus juif et vous devez même comprendre que ce que vous espérez pour les Juifs dépend de ce que votre prochain, qui est juif, et votre Juif le plus proche reste inconvertible. [34]

Derrière le reproche qui est ici formulé, se joue la conception rosenzweigienne de l'amour du prochain et son corrélat, le danger qu'il y a à tenter de hâter la Rédemption en oubliant le prochain pour regarder au-delà de lui. Eugen est à ce titre « un tyran du royaume des cieux », à savoir quelqu'un qui tente de faire advenir le Royaume par la violence et qui, de ce fait, est condamné à l'échec, car selon Rosenzweig, ce faisant, il ne fait que retarder ce qu'il souhaitait accélérer.[35] Comme le signale à juste titre Reinhold Mayer dans un article portant sur la question du judaïsme et du christianisme chez Rosenzweig, cette volonté est caractérisée par la confusion qu'opère Rosenstock entre l'individu et l'institution.[36] L'Église en tant que communauté est en droit de souhaiter la conversion des juifs au pluriel, mais le chrétien ne peut pas en tant qu'individu souhaiter la conversion de son ami, qui est juif. Comme Rosenzweig l'écrit :

> […] Je ne peux pas traduire l'espoir et la conviction selon laquelle la chrétienté va un jour se convertir en un espoir pour l'individu qu'il [Eugen] est aujourd'hui ; car je sais qu'aujourd'hui, le Chrétien qui renie le Christ ne trouve pas Dieu en faisant cela, mais le perd définitivement […].[37]

La faute que commet Rosenstock à l'égard de Rosenzweig est donc de deux ordres, qui se laissent malgré tout ramener à un oubli du Tu. La réduction identitaire renvoie au fait de faire du Tu un Il, d'oublier le partenaire du dialogue pour ne plus voir en lui que le représentant de

---

[34] Franz Rosenzweig, *Die « Gritli »-Briefe, op. cit.*, p. 372 : « Aber der Jude, zu deutsch : ich, dieser einzelne Jude, den ihr liebt, ~~dem~~ den dürft ihr, wenn es euch nun einmal geschehen ist, dass ihr ihn in seiner Jüdischkeit von Gott geschenkt bekommen habt und als Juden lieb-gewonnen, nicht bekehren wollen, dem müsst ihr von Herzen wünschen, dass er Jude bleibt und immer jüdischer wird, und müsst sogar verstehen, dass eure Hoffnung für die Juden davon abhängig ist, dass dieser euer jüdischer Nächster und nächster Jude unbekehrbar bleibt. » Cf. Aussi la lettre du 29 août 1919, p. 411. 3.8.1919, p. 374: « Das ‹Persönliche›, zu Deutsch die Liebe, muss doch vorbehaltslos und rückhaltslos sein; wie könnte ich zugeben, dass du (oder irgend ein ‹Du›) für mich über meinen Kopf weg und also hinter meinem Rücken eine Hoffnung anheftetest, die nur ‹ihr› für ‹uns›, (aber nimmermehr ‹du› für mich) haben dürft. »

[35] Cf. Franz Rosenzweig, *L'Étoile de la Rédemption*, *op.cit*, p. 379-380 ; *Der Stern der Erlösung, op.cit.*, p. 302.

[36] Cf. Reinhold Mayer, « Christentum und Judentum bei Franz Rosenzweig », in: Wolfdietrich Schmied-Kowarzik (sous la dir. de), *Franz Rosenzweigs ‚neues Denken'*, vol. 2 : *Erfahrene Offenbarung – in theologos* », internationaler Kongress Kassel, Fribourg en Brisgau : Karl Alber, 2004, p. 677-688, ici p. 685.

[37] Franz Rosenzweig, *Die « Gritli »-Briefe*, *op. cit.*, p. 400 : « […] ich kann nicht meine Hoffnung und Überzeugung, dass die Christenheit einst sich bekehren wird, in eine Hoffnung für heute und für ihn den Einzelnen umsetzen; denn ich weiss, dass heute der Christ der Christus absagt, dadurch nicht Gott findet, sondern Gott überhaupt verliert. »

sa communauté. La volonté de hâter la venue du Royaume revient à confondre la relation entre Je et Tu qui caractérise la relation intersubjective et la relation entre Nous et Vous, qui caractérise celle qu'entretiennent les communautés.

Rosenzweig est amené, du fait du caractère conflictuel de sa relation avec Eugen Rosenstock à employer certaines stratégies pour ne pas rompre le contact. Dans les situations de tension, Margrit Rosenstock joue donc un rôle d'intermédiaire entre les deux hommes qui a marqué de son empreinte la forme même de cette correspondance. En effet, bien des lettres écrites à Gritli sont en réalité destinées à Eugen. Une part des discussions ou des disputes de Rosenzweig et de Rosenstock peut donc se dérouler par l'entremise de Gritli. C'est ce qu'exprime Rosenzweig quand il écrit : « Non Gritli il faut que je commence ma réponse à Eugen en m'adressant à toi, peut-être cela me permettra-t-il une entrée en matière. »[38] Ce mode de communication a pour effet que Rosenzweig oublie parfois qu'il peut ou qu'il doit s'adresser directement à Eugen. À ce sujet, dans la lettre du 26 juin 1918, il écrit :

> […] je m'étais tellement habitué au fait de te parler à travers Gritli que j'en ai oublié la simple réalité de la séparation physique et ne ressentais presque plus le besoin de t'écrire sans intermédiaire.[39]

C'est sans doute là, la faute que Rosenzweig commet à l'égard de Rosenstock, qui en passant n'est pas si éloignée dans sa nature de celle que Rosenstock commet à l'égard de Rosenzweig. Il le traite comme un Il, comme quelque chose dont on peut parler sans avoir besoin de s'adresser à lui. Là encore, c'est l'oubli de la deuxième personne qui est en cause, et ceci sans doute au motif que Rosenzweig ne sépare pas, ce que je viens de faire pour les besoins de l'exposé sa relation avec Gritli et sa relation avec Eugen. C'est ce qu'il exprime dans a lettre du 4 juin 1918 : « Eugen doit savoir qu'il est le maître de notre amour, que ce dernier sombre dans l'abîme s'il se détourne. »[40] Il est aussi important de noter que quand la relation entre Franz et Gritli se rompt en 1925 et 1926[41], la relation avec Eugen perdure.[42]

---

38 Franz Rosenzweig, *Die « Gritli »-Briefe*, *op. cit.*, p. 506 : « Nein, Gritli ich muss auch die Antwort an Eugen an dich anfangen, vielleicht komme ich dann in die an ihn hinein. »

39 Franz Rosenzweig, *Die « Gritli »-Briefe*, *op. cit.*, p. 113 : « […] ich hatte mich so sehr gewöhnt, durch Gritli hindurch zu dir zu sprechen, dass ich die simple Wirklichkeit des Ausser-einander im Raume vergass und kaum mehr daran verlangte, dir selber unmittelbar zu schreiben. »

40 Franz Rosenzweig, *Die « Gritli »-Briefe*, *op.cit.*, p. 106 : « Eugen muss wissen, dass er Herr unsrer Liebe ist, dass sie ins Bodenlose fällt, wenn er sich abwendet. »

41 Sur les raisons qui ont amené la rupture du contact, voir Michael Zank, « The Rosenzweig-Rosenstock Triangle, or What Can We Learn from Letters to Gritli ? : A Review Essay », in : *Modern Judaism*, Volume 23, Number 1, February 2003, pp. 74-98.

42 La lettre qui clôt l'échange entre Franz Rosenzweig et Margrit Rosenstock date du 5 mars 1926.

Conclusion

Dans les formes de l'altérité que Rosenzweig invente avec ses amis, on observe le souci constant de préserver le dialogue de deux risques opposés, celui de la fusion et celui de la rupture ou de l'annulation d'un des deux partenaires. L'articulation entre ces deux plans se joue sur la conception rosenzweigienne de l'amour. Même s'il n'est jamais question d'un amour charnel avec Rosenstock, il y est bien question d'une forme d'amour qui elle aussi tient du miracle et dépasse les différences religieuses. Il joue sur un usage polysémique du terme d'amour, qui repose pour partie sur la confusion entre *eros* et *agapè* pour tenir ensemble son amour pour Eugen et pour Gritli Rosenstock.

En un certain sens, Rosenzweig fait avec Eugen une expérience de l'altérité plus forte et plus radicale qu'avec Gritli. Si avec Gritli, c'est la question de la fusion qui se pose, Eugen pose en permanence à Franz la question de la rupture du lien et donc de son caractère vital. En remettant systématiquement à l'ordre du jour la question de la conversion, il oblige également Franz à faire l'expérience de l'incessant renouvellement de sa position, le « je demeure juif » de la lettre du 31 octobre 1913 à Rudolf Ehrenberg,[43] par lequel Rosenzweig annonce à son cousin qu'il renonce à se convertir et que Danièle Cohen-Levinas a commenté dans sa conférence du 18 mai 2009 portant sur « Le tout et le reste : figures de l'inactuel chez Rosenzweig et Levinas »[44]. Ce « demeurer » n'est pas posé une fois pour toutes, il est sans cesse à répéter comme l'acte qui instaure la différence des lieux et par là-même le dialogue interreligieux.

---

[43] Franz Rosenzweig, *Briefe und Tagebücher*, *op. cit.*, p. 132 : « Ich bleibe also Jude ».

[44] Danielle Cohen-Levinas commente également de manière fort éclairante ce passage dans l'article intitulé « Politique du reste chez Franz Rosenzweig. Ouïr l'histoire autrement », in : *Les études philosophiques* 2009/2, n°89, p. 219-227.